

qu'enfin tout semblait prêt, il fallait retourner en France, pour ne pas s'exposer à mourir de faim."

Quoiqu'il en soit, il est bien heureux que tous ces essais de colonisation aient complètement échoué, car avec d'aussi tristes éléments, nous n'aurions pu avoir ici qu'un état de société exceptionnellement déplorable.

Encore quelques années, et le cardinal de Richelieu donnera la mesure de l'élévation et de la hardiesse de son génie en réorganisant ce pays sur des bases vraiment larges et solides, et deux hommes—dignes lieutenants d'un si illustre chef—complèteront sa pensée en fondant l'un Québec et l'autre Montréal.

Bientôt accoururent sur ces plages si longtemps inhospitalières les enfants d'Ignace et les enfants d'Olier suivis de nombreux colons choisis parmi les plus honnêtes gens et appartenant, pour la plupart, à cette forte et intelligente race des laboureurs de Normandie et de Bretagne, et ceux-ci avec la croix, ceux-là avec la hêche et le mousquet vont élever cette magnifique colonie dont le P. Charlevoix parlait déjà en ces termes, il y a plus d'un siècle :

"Tout le monde sait de quelle manière la plupart des colonies se sont formées dans l'Amérique; mais on doit rendre cette justice à celle de la Nouvelle-France que la source de presque toutes les familles qui y subsistent aujourd'hui est pure et n'a aucune de ces taches que l'opulence a bien de la peine à effacer; c'est que ses premiers habitants étaient, ou des ouvriers qui y ont toujours été occupés à des travaux utiles, ou des personnes de bonne famille qui s'y transportèrent, dans la seule vue d'y vivre plus tranquillement et d'y conserver plus sûrement leur religion qu'on ne pouvait faire alors dans plusieurs provinces du royaume, où les religionnaires étaient fort puissants. Je crains d'autant moins d'être contredit sur cet article, que j'ai vécu avec quelques-uns de ces premiers colons, presque centenaires, de leurs enfants et d'un assez bon nombre de leurs petits fils; tous gens plus respectables encore par leur probité, leur candeur et la piété solide dont ils fesaient profession, que par leurs cheveux blancs et le souvenir des services qu'ils avaient rendus à la colonie.

"Ce n'est pas que dans les premières années, et plus encore dans la suite, on n'y ait vu quelquefois des personnes que le mauvais état de leurs affaires ou leur mauvaise conduite obligeaient de s'exiler de leur patrie, et quelques autres dont on voulait purger l'État et les familles; mais comme les uns et les autres n'y sont venus que par petites troupes et qu'on a eu une très grande attention à ne pas les laisser ensemble, on a presque toujours eu la consolation de les voir en très peu de temps se réformer sur les bons exemples qu'ils avaient devant les yeux, et se faire un devoir de la nécessité où ils se trouvaient de vivre en véritables chrétiens, dans un pays où tout les portait au bien et les éloignait du mal."

PAUL STEVENS.

PARTIE ET REVANCHE.

(Suite et fin.)

II.

Un an après, jour pour jour, un navire entra dans la rade de Bourbon, dont les Anglais s'étaient emparés depuis peu. C'était l'*Africaine*, superbe frégate du premier rang qui arrivait en effet d'Angleterre, et rapportait dans l'Inde le commodore Corbett. Le souvenir de la comédie dont il avait été la dupe l'année précédente n'était pas effacé de sa mémoire, et plus d'une fois pendant le voyage il avait considéré sa belle frégate avec orgueil, en pensant au prétendu M. Louis.

En débarquant, il se rendit au gouvernement, où un grand déjeuner était préparé pour fêter son retour. Il trouva le gouverneur sir Farquhart dans une grande salle ayant vue sur la mer, et lui remit quelques dépêches. Pendant que sir Farquhart en prenait connaissance, il s'approcha de la fenêtre et regarda sur la rade. En ce moment un navire français revenait d'une longue bordée qu'il avait courue à l'extrémité de l'île.

—Monsieur le gouverneur, s'écria le commodore, si je ne me trompe, je connais cette frégate.

—Vous ne vous trompez pas, commodore, c'est la *Néréide*.

—La *Néréide* avec le pavillon tricolore!

—C'est depuis quinze jours son pavillon, reprit sir Farquhart en abandonnant sa lecture.

Il lui apprit alors le dernier combat du Grand-Port: "Oui, commodore, nous avons été battus à quatre contre deux. Il est vrai qu'après l'affaire les vainqueurs n'étaient guère mieux portants que les vaincus. De toutes les frégates, la *Néréide* était la moins maltraitée, et le capitaine B... y a porté son guidon."

—Quoi! s'écria Corbett les yeux étincelants, B... monte la *Néréide*! B... commande une division!

—Il a gagné deux grades en deux mois: c'est un rude marin.

Corbett frappa du pied avec colère.

—Ma frégate! la frégate sur laquelle je l'ai tenu prisonnier et d'où je l'ai laissé partir! Mais Dieu me damne! dit-il en se frappant le front, c'est à pareil jour qu'il m'a joué comme un enfant, c'est aujourd'hui l'anniversaire de ma honte. Ah! aujourd'hui même j'aurai une revanche! Sir Farquhart, donnez à notre division de Saint-Paul le signal d'appareiller. Il faut que B... et moi célébrions ce jour à coups de canon.

Une heure après, sir Corbett traversait le port, suivi de barques chargées de marins et de soldats. Les vaisseaux anglais s'étaient ralliés au nombre de cinq. Dès que le commodore fut arrivé sur sa frégate, toutes les voiles se déployèrent, et l'*Africaine* bondit comme si l'impatience de son chef était passée en elle.

Alors seulement la *Néréide* sembla s'apercevoir qu'elle était menacée. Elle changea d'armure et fit un signal à la frégate française du large, qui prit vent et s'éloigna. La *Néréide* prit derrière elle le poste d'honneur: les vaisseaux anglais les suivirent, ayant l'*Africaine* en tête. On aurait dit en ce moment une course entre les pavillons rivaux. Une foule d'Anglais et de Français couvraient le rivage.

—Il fuit, disaient les Anglais.

—Oui, il fuit jusqu'à nouvel ordre, répondaient les Français.